



**HAL**  
open science

## Le temps de l'anamnèse

Sophie Roux

► **To cite this version:**

Sophie Roux. Le temps de l'anamnèse. Michel Serres. Un hommage à 50 voix, Le Pommier, pp.175-178, 2020, 978-2-7465-2208-4. hal-03321813

**HAL Id: hal-03321813**

**<https://ens.hal.science/hal-03321813v1>**

Submitted on 9 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le temps de l'anamnèse

Sophie Roux (Mathesis, République des savoirs (UAR 3608), ENS-PSL).

*Anamnèsis*, nous dit le vieux Bailly, c'est l'action de rappeler à la mémoire, le souvenir. C'est le terme qu'emploie Platon dans le *Phédon* quand il soutient ce qui est aujourd'hui transmis sous le nom de théorie de la réminiscence : toute connaissance est un souvenir. C'est aussi le terme que choisit Michel Serres dans « Les anamnèses mathématiques » (1966) pour remarquer que l'âge qu'on attribue aux concepts mathématiques dépend de l'espèce de temps qu'on privilégie. On peut s'attacher au temps chronologique de l'apparition des concepts, c'est ce que font les professeurs de science qui visent une histoire continue et totale ; on peut aussi s'adosser à la dernière vérité en date pour effectuer diachroniquement une opération de récurrence qui filtre le passé et n'en retient que quelques événements ; enfin, on peut, à la manière des mathématiciens, inventer des systèmes toujours nouveaux qui en viennent à réactiver certains concepts du passé. Entre ces trois espèces de temps, il est inévitable de choisir : ce qui est vrai du point de vue des historiens ne l'est peut-être pas pour les mathématiciens.

De surcroît, le deuxième de ces trois temps, le temps de la récurrence, est irrémédiablement relatif. En effet, non seulement la dernière vérité en date est par définition changeante, mais les vérités présentes sont multiples, selon qu'on regarde telle ou telle partie des mathématiques. Ainsi, les anamnèses mathématiques ne nous conduisent-elles pas à voir une forme simple et immobile, comme le voulait Platon, mais à entrevoir des connexions et des réseaux plusieurs fois multiples : multiples parce qu'il y a trois espèces de temps, multiples parce que le présent des mathématiques à partir duquel s'effectue la récurrence est lui-même multiple, multiples finalement parce que nous n'établissons pas seulement les connexions qui ont été historiquement effectives, mais des connexions imaginaires qui auraient pu advenir. De là vient que, toujours dans cet article, Michel Serres en vient à caractériser les concepts mathématiques non pas comme an-historiques, mais comme littéralement pan-historiques, capables d'une multiplicité d'inscriptions dans l'histoire.

Cette temporalité des concepts mathématiques qu'il déclare complexe, fibrée, feuilletée, pliée, enchevêtrée, tourmentée, froissée, chaotique, déchirée, stratifiée,

croisée, etc., Michel Serres voudra ultérieurement la lier à une sorte de théorie générale du temps, qu'on voit se dessiner dans les *Éclaircissements* (1992). Assurément, comme le disait Bergson, on manque le temps si on le représente à la manière d'une ligne, mais ce n'est pas pour autant qu'on doit cesser d'en faire un espace : bien plutôt faudrait-il réussir à appréhender des espaces plus complexes que la ligne. De manière entêtante revient alors une comparaison avec ce qu'expérimente celle qui navigue sur un grand fleuve ou encore, ajouterais-je, dans un golfe parsemé d'îles, d'anses et de détroits : à l'occasion d'un courant, ce qui était proche il y a un instant se retrouve soudain distant ; un contre-courant permettra peut-être de dépasser brusquement le bateau qu'on suivait jusqu'alors péniblement ; sous la coque apparaissent turbulences et reflux, veines et tourbillons, pailles charriées, algues hésitant entre deux eaux. Tenons-nous en à cette expérience, en laissant de côté le rapprochement qui est fait avec poésie, sinon en toute rigueur, avec la théorie du chaos et la percolation des fluides dans les milieux poreux.

Deux problèmes se posent. En premier lieu, savoir si l'on peut passer des phénomènes au temps lui-même et pourquoi il faudrait le faire. Les deux navires avançaient à la même allure, et voici l'un qui glisse soudain devant son compagnon ; l'enseignement des mathématiques charrie côte à côte deux éléments, l'un très ancien, l'autre datant d'hier : est-ce pour autant que le temps lui-même a accéléré ou qu'il s'est replié ? Pourquoi le temps ne continuerait-il pas d'être uniforme quand les phénomènes sont complexes ? Même dans une théorie comme celle de Leibniz, qui fait du temps l'ordre général des relations de succession, ce qui est dit des phénomènes ne le sera pas nécessairement du temps, parce que les mêmes prédicats ne conviennent pas à l'ordre des choses et aux choses mêmes. En second lieu, on peut se demander s'il est possible de se débarrasser de ce moi qui tantôt navigue et tantôt lit des mathématiques. Michel Serres était ici à sa manière fils de son temps : il tendait à effacer les sujets, comme si structures et modèles fonctionnaient tout seuls. Mais cette veine de courant, si je ne l'avais repérée et si je ne l'avais rejointe, jamais elle n'aurait permis l'accélération d'un bateau par rapport à l'autre ; et ce rapprochement inattendu entre concepts d'hier et concepts d'aujourd'hui, dans quel ciel existera-t-il quand il n'y a pas d'apprenti mathématicienne ?

Peut-être regrettera-t-on que ce qui précède ne se déploie pas suffisamment sur le registre du souvenir personnel. Michel Serres a pourtant été le directeur – bienveillant mais lointain – du mémoire de maîtrise que j'ai consacré à la *Theoria motus abstracti* et à

la *Theoria motus concreti* du jeune Leibniz, puis d'un premier Diplôme d'Études Approfondi intitulé *La modération de Montesquieu* que j'ai rédigé alors que, grâce à son appui, j'étais lectrice au département de français de l'université de Stanford où il enseignait, et où j'avais voulu aller parce que la Californie était la patrie des Hobie Cat. C'est que, si comme beaucoup d'autres, je me suis quelquefois laissé bercer par le conteur, j'ai peu de ces souvenirs qu'on dit personnels. Sans aucun paradoxe, il me semble qu'une des formes de la générosité qui a caractérisé Michel Serres et peut-être plus généralement l'époque qui fut la sienne, consistait à laisser aux différents esprits le temps de devenir eux-mêmes. Rétrospectivement, je me dis que mon esprit était bien différent du sien : sans doute ne me déferais-je jamais vraiment de mon goût pour une ratiocination qui n'en finit pas de pinailler, de distinguer, de critiquer et de s'expliquer ; en règle générale, mes articles sont bardés de notes de bas de page et de références savantes ; j'ai fait avec les règles de la profession savante, sans parler des jeux de l'institution. Mais quand je me souviens de ce moi lointain qui agissait et pensait comme il pouvait, sans trop savoir d'où il venait et où il allait, j'en viens à me dire que, aussi tâtonnantes que ces années-là aient été, elle m'ont donné la conviction qu'on a le droit d'être soi-même, peut-être même qu'on a une forme de devoir envers soi-même à cet égard. De cela, Michel Serres aura été un exemple.

*Sophie Roux est Professeure d'histoire et philosophie des sciences à l'ENS depuis 2012. Après sa thèse (EHESS, 1996) elle a travaillé au Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, au Centre Alexandre-Koyré et à l'université de Grenoble-II. Elle a pour principal champ d'étude la philosophie naturelle à l'époque moderne, qu'il s'agisse d'épistémologie, de réception de la physique cartésienne ou de la tradition mécanique. Elle a également publié en philosophie des sciences, par exemple sur la notion d'expérience de pensée ou sur la mathématisation, et en histoire de la philosophie des sciences (Duhem, Couturat, les bachelardismes).*